



**HAL**  
open science

## Qu'elle était belle, ma frontière !

Anaïs Fabriol

► **To cite this version:**

Anaïs Fabriol. Qu'elle était belle, ma frontière !. HispanismeS, 2022, Hors-série 4, 10.4000/hispanismes.14415 . hal-04116380

**HAL Id: hal-04116380**

**<https://univ-rennes2.hal.science/hal-04116380>**

Submitted on 3 Jun 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License



## HispanismeS

Revue de la Société des Hispanistes Français

Hors-série 4 | 2022

Frontières mouvantes dans l'Amérique hispanique  
(XVI<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècles)

---

### Qu'elle était belle, ma frontière !

Nostalgies, fantasmes et souvenirs frontaliers dans la littérature du Nord du Mexique

*How beautiful my border was! Nostalgia, fantasies and border memories in Northern Mexican literature*

*¡Qué hermosa era mi frontera! Nostalgias, fantasías y recuerdos fronterizos en la literatura del norte de México*

Anaïs Fabriol

---



#### Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/hispanismes/14415>

DOI : [10.4000/hispanismes.14415](https://doi.org/10.4000/hispanismes.14415)

ISSN : 2270-0765

#### Éditeur

Société des Hispanistes Français

#### Référence électronique

Anaïs Fabriol, « Qu'elle était belle, ma frontière ! », *HispanismeS* [En ligne], Hors-série 4 | 2022, mis en ligne le 17 mai 2022, consulté le 08 juin 2022. URL : <http://journals.openedition.org/hispanismes/14415> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/hispanismes.14415>

---

Ce document a été généré automatiquement le 8 juin 2022.



Les contenus de cette revue sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

---

# Qu'elle était belle, ma frontière !

Nostalgies, fantasmes et souvenirs frontaliers dans la littérature du Nord du Mexique

*How beautiful my border was! Nostalgia, fantasies and border memories in Northern Mexican literature*

*¡Qué hermosa era mi frontera! Nostalgias, fantasías y recuerdos fronterizos en la literatura del norte de México*

Anaïs Fabriol

---

- 1 La frontière mexicano-états-unienne n'a cessé de muter depuis la Vente Gadsden (1853), pourtant son dernier changement tangible et massif de tracé. Cette mutation, si elle a avant tout été retenue comme un renforcement lent de la limite physique – qui s'est accentué et qui a augmenté de manière exponentielle et tragique à la fin du XX<sup>e</sup> siècle –, a également suscité dans les imaginaires une évolution des mises en perspectives du rapport à l'objet-limite, et partant, à l'altérité.
- 2 Si cette frontière, qui semble, de par sa forme, correspondre à la définition que fait Michel Lussault<sup>1</sup> de l'hyper-lieu<sup>2</sup>, à savoir un ancrage spatial multisensoriel et polysémique, il convient de constater que la vision qu'en ont les auteurs « locaux » du Nord-Ouest du Mexique, qui sont finalement éloignés d'une vision régionaliste de la littérature diffère des diverses versions existantes : celles des Mexicano-américains ou *chicanos*, celle des États-Uniens, celle des Mexicains « del centro », ou encore, celle, fantasmée, que vendent les médias globaux ; cette frontière fait partie de leur vie et de leur territoire, qu'ils le désirent ou non. Cela n'en fait pas forcément le thème principal de leur écriture, mais plutôt un élément fondateur de leur mise en perspective de leur réalité. Comme l'affirme Gabriel Trujillo Muñoz dans l'essai *Literatura Bajacaliforniana del siglo XX* : « la literatura bajacaliforniana no es ni quiere ser una literatura enraizada en lo fronterizo, [...] ; buscan hacer una literatura [...] que dé constancia de visiones íntimas o realidades profundas »<sup>3</sup>. L'objectif n'est pas d'écrire un récit frontalier ; mais la limite omniprésente dans leur espace de représentation finit toujours par s'y inviter :

Su diversidad de estilos corresponde al carácter mismo de los habitantes de nuestra entidad. Literatura fronteriza, siempre al borde, al filo de tendencias [...]. Literatura periférica dentro del *corpus* de la literatura mexicana actual<sup>4</sup>.

- 3 Si donc la littérature contemporaine était, en 1997, bâtie sur ce paradoxe utilisant la frontière comme un élément de décor omniprésent, tout en concevant la littérature comme détachée de celle-ci, il semblerait que ce lien se soit renforcé. Cette présence dans les mises en perspective et les imaginaires va évoluer au fil du temps ; ne serait-ce parce que l'objet désigné par le terme « frontière » va changer de forme physique et d'usages, mais aussi parce que ce frontalier va muter et vieillir, dans sa relation à l'espace cynique et parfois nostalgique. La frontière d'autrefois, limite moins rigide et plus accueillante ? C'est bien souvent le *continuum* qui va transparaitre entre les différentes générations d'auteurs, même s'ils envoient du coup à des acceptions différentes de l'espace, de son ouverture et de sa fermeture. Cependant, cette représentation ne se tourne que rarement vers des mises en perspective foncièrement positives : bien souvent, le monde d'avant était peut-être moins fermé, mais cet imaginaire ne renvoie pas vers un Paradis perdu.
- 4 Dans la période la plus récente, l'on peut ainsi distinguer deux phases, dont 1994, début de l'*Operación Guardián* (Operation Gatekeeper<sup>5</sup> dans sa version anglophone) et de l'officialisation de la militarisation de la zone frontière, serait l'année charnière. Cela ne signifie aucunement que l'espace frontalier s'obstrue et se subdivise après cette date ; quoi qu'il arrive, il semble être, dans l'imaginaire des frontaliers, placé sous le signe d'une fluidité et perméabilité, même si elle celle-ci s'enraye partiellement et devient de plus en plus tragique.
- 5 Ne pouvant tout embrasser, nous nous mettrons l'accent dans cette étude sur des textes provenant d'auteurs nés dans la dernière moitié du XX<sup>e</sup> siècle, et volontairement localisés dans la zone frontière, mettant en scène des passages frontaliers répétés ou figurés, afin de confronter — et non d'opposer — plusieurs conceptions de l'espace, mais sans doute distinctes : celles de Gabriel Trujillo Muñoz (né en 1958), Rosina Conde (née en 1952), de Rafa Saavedra (1968-2013), d'Heriberto Yépez (né en 1974), ainsi que de Miguel Lozano (né en 1982) : de la vision nostalgique des *baby-boomers* revoyant la frontière plus ou moins ouverte des années 1960 à celle du développement de l'*Operación Guardián*, que la génération née à partir des années 1970 a quasiment toujours connue.

## La frontière d'avant *Guardián*, une conurbation plus ou moins fluide : souvenirs de jeunesse

- 6 Dans la nouvelle policière « Tijuana City Blues »<sup>6</sup> (écrite en 1994, publiée en 1999, extraite du recueil éponyme), Gabriel Trujillo Muñoz met en scène le retour depuis la ville de Mexico de son protagoniste, le *licenciado* Morgado ; pour celui-ci, le voyage vers la zone frontalière représente un retour vers son enfance — si l'on tient compte qu'il est originaire de Mexicali, ville frontalière moins emblématique que Tijuana. Il commence par cette description partiellement idyllique de l'espace frontalier de cette enfance, que certains détails diégétiques nous permettent de situer dans les années 1960 :

Para Morgado, Tijuana era un puente, una fila de autos, el paso inevitable hacia el Parque Balboa y Sea World. Una parte de su infancia. La de las vacaciones de

semana santa o de verano. Las conocidas excursiones familiares en la camioneta Plymouth destartalada. Otro clima. La brisa del mar. La playa. La vista panorámica de la isla de Coronado. “Es mexicana”, decía su padre “pero nos la arrebataron los gringos, como siempre. Un día volverá a nuestras manos. Un día la bandera de México se izará en su cumbre, a toda asta”.

Pero eso era San Diego. Tijuana era un manchón de calles y cerros serpenteantes en su memoria. Mucha gente de compras. Muchas tiendas de segunda. Anuncios de neón gigantes y calles lodosas. Gente que gritaba sus gangas y se encaramaba a la camioneta de su padre con juguetes japoneses que no duraban funcionando ni una semana. Esa era la impresión más profunda que recordaba sobre la ciudad a la que ahora se dirigía: que todo era un fraude en ella, que no se podía confiar en nadie si uno no quería ser robado<sup>7</sup>.

- 7 Pour Morgado, l'univers frontalier du début de la nouvelle appartient donc au passé et à une représentation propre à celle d'un enfant de classe moyenne de la fin des années 1960 : d'une certaine manière, dans ses souvenirs, Tijuana n'est qu'un purgatoire qui mène vers le sud de la Californie, zone de divertissements et de plaisirs liés à des excursions en apparence innocentes : le parc Balboa — où se trouvent de nombreux musées de San Diego —, le parc animalier de Sea World, l'île de Coronado — objet d'une revendication nationaliste par le père de Morgado — ; cet univers, par ailleurs pacifié, devrait revenir au Mexique, qui en a construit la toponymie hispanophone. Ces souvenirs, clôturés par cette déclaration porteuse d'un espoir d'unité territoriale, montrent en quelque sorte le détachement de l'ancienne génération — celle qui a connu les années post-révolutionnaires —, un peu revancharde, et la nouvelle — née après la Seconde Guerre Mondiale —, dans la mémoire de qui l'espace semble continu, du moins dans ses souvenirs, pour qui San Diego fait en quelque sorte partie de son territoire.
- 8 La deuxième partie du passage y oppose les souvenirs du protagoniste par rapport à Tijuana — ville dont il n'est pas originaire, et qui lui est, partant, moins familière que San Diego. Le souvenir de Tijuana est plus diffus — il n'y a pas de toponyme précis —, tout semble flou (« *manchón* », répétition du mot « *mucha* ») et tout semble être là pour tromper l'éventuel client. Le souvenir des jouets japonais de mauvaise qualité, provenant d'un univers au-delà de cette frontière, semble être le seul élément précis dans ces images diffuses. L'usage du pluriel et de l'imparfait nous montre à quel point cette mémoire s'est diluée, contrairement au passage précédent, dont les phrases plus courtes et la présence d'éléments plus précis permettent au lecteur d'avoir une vision plus tranchée. Un peu plus tard, Morgado revendiquera d'être de Mexicali et ajoutera : « No veo mucha diferencia entre Mexicali y aquí. Sólo que en Tijuana es visible el dinero que circula : en edificios, en ofertas turísticas, en vicios y servicios »<sup>8</sup>.
- 9 D'une certaine manière, Morgado subdivise le territoire frontalier dont il est issu en trois zones, qui correspondent au vécu de son enfance et qui perdurent dans ses conceptions d'adulte : d'un côté, San Diego, l'espace récréatif, zone de souvenirs précis ; ensuite, Tijuana, sorte de Purgatoire qu'il convient de traverser pour partir en vacances ; enfin, Mexicali, la ville dont il est originaire, elle aussi sur la frontière, et dont il parlera finalement très peu dans « Tijuana City Blues »<sup>9</sup>. Mexicali aurait pour principale différence de ne pas montrer la circulation de l'argent sale, et partant, de ne pas tromper le chaland sur la marchandise comme c'est le cas de Tijuana.
- 10 A la toute fin de la nouvelle, lorsque Morgado passera la frontière pour enfin mettre la main sur l'homme qu'il cherche, un narcotrafiquant états-unien, il ne reviendra pas sur ses souvenirs, comme si le territoire du passé restait à tout jamais sa conception du

monde frontalier, avec cependant l'idée que la démarcation si précise de son enfance a, à la manière d'un globe décoratif que l'on retourne, été renversée, et que ses différents avatars, tels ces copeaux de neige artificiels, se retrouvent de toutes parts.

- 11 Sa relation à la frontière, comparée à celle de son enfance — voire à d'autres enfances, telles que celles de certains de ses clients — est à nouveau évoquée dans d'autres récits le mettant en scène ; cependant, elle n'a plus cette part de nostalgie, comme si ce retour — soulignons qu'il se trouve en 1994, indubitablement juste avant le magnicide de Lomas Taurinas<sup>10</sup> — fermait une bonne fois pour toutes la porte d'un monde rêvé, fluide, idéalisé. Dans les faits, il ne manque que quelques mois avant la mise en marche de *Guardián* et le durcissement effectif de la frontière.
- 12 Cette vision de la limite, telle qu'elle était dans les années 1960, possède certaines similitudes avec celle que l'on retrouve dans le roman de Rosina Conde *Como cashora al sol*<sup>11</sup> (2007), qui narre la vie de deux sœurs dans le Tijuana de cette époque, villes où elles sont nées et qui est, en quelque sorte, leur territoire. Celui-ci se complète ensuite de Mexicali, où Antonieta, la cadette, déménage. Cet espace quotidien, en ce qui les concerne, n'englobe pas les États-Unis, zone qu'elles considèrent comme répulsive. Antonieta refuse de s'y rendre pour accoucher, car elle craint que son fils à venir ne soit concerné par la conscription obligatoire, qui à l'époque envoie des milliers de jeunes gens au Vietnam, comme le rapporte ce dialogue avec Pedro, son mari :
- [...] La Antonia se negó a parir en los Yunaired. Quesque ella no le iba a dar otro soldado al gobierno americano, me dijo enérgica. “¡Pos que no fueran a estar toda la vida en guerra!” le dije yo [...] “es necesario que nazca con los papeles arreglados”. Y ella, pos que “quiero que nazca en Tijuana”. [...] Y ni así quiso<sup>12</sup>.
- 13 Lors de ce dialogue se dessine donc une conception où la frontière serait protectrice, dans le sens où le passage — ici, pour donner la vie, et partant, une sécurité à l'enfant à venir, qui se retrouverait citoyen états-unien — est perçu comme une dette envers le futur : si la guerre ne s'arrêtait pas, l'enfant devenu homme pourrait être appelé sous des drapeaux qui ne sont pas, selon sa mère, les siens. Pedro, son père, voit surtout l'avantage administratif et une fluidité de mouvement accrue (« que nazca con los papeles arreglados ») ; mais pour Antonia, que la naissance soit située hors de son territoire implique une perte de contrôle sur la destinée de sa descendance, une perte de contrôle qui peut aussi bien équivaloir à une condamnation à mort. Du reste, la suite lui donnera raison : elle accouchera si vite que le médecin dira à Pedro qu'essayer de franchir la frontière aurait juste abouti à plus de confusion car l'enfant serait certainement né « en la línea, delante de los migras »<sup>13</sup>.
- 14 Cristina, l'aînée des deux sœurs, ne voit pas non plus l'intérêt de passer de l'autre côté de la ligne de démarcation. Dans sa logique, après tout, les *gringos* viennent tout chercher à Tijuana, y compris des avortements sûrs et bon marché : « ¿A poco crees que las gringas vienen a Tijuana a abortar namás porque sí...? [...] En Tijuana tenemos los mejores aborteros del mundo. ¡Y a un ladito de la Osho! »<sup>14</sup>. Cette réflexion de Cristina, qui se développera plus tard au cours du récit, vient en complément de celle d'Antonieta, pour, d'une certaine manière, marquer une revendication genrée du territoire : pour des questions liées à une sécurité sexuelle ou reproductive, mieux vaut être sur son territoire, celui dont on possède les codes. Du reste, si l'on vient de loin pour pouvoir exercer un pouvoir décisionnel sur son corps ou sa vie (d'après Cristina, la deuxième activité des *gringos* à Tijuana est de payer des avocats pour des divorces express), c'est forcément que la qualité de la prestation est supérieure à ce qu'il y a de

l'autre côté. Il n'y a donc pas lieu d'aller voir de l'autre côté de la barrière : pour Cristina, jeune fille puis jeune femme délurée, tout se trouve à portée de main à Tijuana.

- 15 Dans la première partie du récit, le seul à être représenté passant la frontière est Pedro, le mari d'Antonia, un garagiste qui fait des affaires crapuleuses avec des escrocs de Los Angeles. Sa description de Tijuana en tant que zone de passage est assez similaire à celle qui apparaît dans le texte précédemment cité de Gabriel Trujillo Muñoz ; mais elle y figure de manière plus détaillée, Pedro en étant originaire. Afin de passer plus vite, et de ne pas être inquiété — ce que ne risquaient pas, ou peu, le jeune Morgado et ses parents —, il propose ses services au douanier, puis peste contre les embouteillages, qui lui feront perdre plus de temps que le passage en tant que tel. Un peu plus tard, afin de faciliter ses petits trafics, il devient l'amant — pour ne pas dire le jouet sexuel — d'une agente de migration, offrant son corps en échange de son silence, ce qui constitue une intéressante interversion de genre et mettra sa conception machiste des relations genrées à rude épreuve, ne comprenant pas pourquoi les femmes aiment tant le sexe, qu'il ne conçoit que comme une monnaie d'échange. Cependant, il parvient toujours à passer de l'autre côté et à mener sa cargaison à bon port, trouvant toujours de quoi satisfaire son interlocuteur et mettant ce marchandage à la même hauteur que le trafic chargé de la ville.
- 16 La mise en perspective de cette frontière de la fin des années 1960, quarante ans après — l'auteure parle clairement de réminiscences de sa propre adolescence dans ce Tijuana en mutation lorsqu'elle évoque le texte —, marque une certaine nostalgie, mais montre aussi une division genrée de l'espace : si Pedro passe la frontière comme si de rien était — ou du moins, à un prix qu'il est prêt à assumer —, Cristina et Antonieta s'y refusent régulièrement, pour des raisons liées à la maternité/non-maternité ; le territoire sauvage et désertique situé au Sud et à l'Est de la ville les attire plus, comme si le Nord, urbanisé, masculin, régulé, capitaliste — on apprend brièvement au début de la diégèse que leur propre père passe régulièrement la frontière pour aller acheter des marchandises — allait à l'encontre de leur besoin — plus anarchique — de liberté.
- 17 Antonieta finit malgré tout par accepter un voyage à Las Vegas, offert par son époux, afin de dissimuler ses infidélités — et également pour marquer son entrée dans la petite bourgeoisie. Pedro espère, par ce voyage, empêcher la jeune femme de réclamer son émancipation, matérialisée par le désir de posséder une voiture. Néanmoins, il finit par la lui offrir (en sus du voyage et de bijoux) après qu'elle semble avoir découvert qu'il avait sa secrétaire pour maîtresse. Une fois motorisée, Antonieta parachève son détachement : étant désormais certaine de l'infidélité de Pedro, ainsi que du fait qu'il œuvre dans l'illégalité la plus complète, elle le quitte, non sans avoir auparavant assassiné Cecilia, sa secrétaire et maîtresse.
- 18 Dans l'œuvre de Conde, la frontière des années 1960 doit donc se considérer en termes de genre et de mobilités. Les personnages féminins, au départ privés de mobilité, considèrent déjà que le fait de se mouvoir à Tijuana est la transgression d'une frontière, celle qui implique finalement qu'une femme respectable n'est pas libre de ses déambulations. Paradoxalement, ce qu'il y a à San Diego ne leur permet pas de garder le peu de pouvoir sur leur corps qui leur reste : avorter si elles le souhaitent, accoucher où elles veulent, contrôler, par dérivation, le destin de leur descendance. La voiture, thème récurrent de leur liberté, va leur permettre de s'affranchir des mâles, et partant,

du patriarcat. Antonia, enfin libre, se dirige vers le Sud et s'éloigne de la frontière et de la ville, symboles pour elle de l'oppression que Pedro lui a faite subir.

- 19 D'une certaine manière, Conde insère donc clairement son récit dans la réalité des années 1960 : une fois de plus, les rares passages liés au côté nord de la frontière mentionnent soit des zones de plaisir (Las Vegas) soit d'affaires (les affaires illégales de Pedro). Ce cloisonnement est finalement mineur quand on regarde celui lié au genre. Les frontières sautent au cours du récit, tendant vers l'émancipation des personnages féminins (surtout celui d'Antonietta). Sans faire explicitement référence au féminisme et aux mouvements de libérations des années 1960, Conde — qui n'a jamais caché son militantisme — montre combien finalement le personnage le plus reclus dans ses limites — Antonietta, enceinte très jeune, ne pensant qu'à se marier et à tricoter de la layette au début du texte — va exploser, une à une, les frontières sociales qu'elle respectait, et se libérer dans l'espace... tout en restant côté mexicain et se dirigeant vers la direction opposée à la frontière, l'*hinterland* du désert, qu'elle revendique comme son territoire. L'émancipation d'Antonietta, femme frontalière des années 1960, ce n'est pas de passer vers ces États-Unis qu'elle méprise, mais de revenir à la nature, au désert, au minéral, en revendiquant sa mobilité, comme le dira l'*excipit* « con una sola idea: la de no dar marcha atrás »<sup>15</sup>.
- 20 C'est finalement en revenant vers le désert, vers ce Mexique sauvage et en tournant le dos à la frontière que l'héroïne s'émancipera : dans les années 1960, il n'y a donc pas grand chose à attendre de l'autre côté, si ce n'est du divertissement, des affaires louches et des problèmes en tout genre. La limite est floue, et surtout, pour les femmes, elle ne dissimule rien de désirable, si ce n'est de courtes incursions à fins récréatives, synonymes d'un certain statut social.
- 21 Ce retour vers le passé ne va pas uniquement transparaître dans des œuvres d'auteurs nés au milieu du XX<sup>e</sup> siècle vers les années 1960. Dans son recueil de nouvelles *Esto no es una salida : postcards de ocio y odio*<sup>16</sup>, qui reprend des récits publiés dans des fanzines entre la fin des années 1980 et le début des années 1990<sup>17</sup>, Rafa Saavedra met également en perspective cette labilité de l'espace, particulièrement flagrante selon lui dans le monde de la nuit. Dans la nouvelle « Vómito en el Freeway »<sup>18</sup>, la frontière apparaît dès le premier paragraphe, dans une tonalité qu'on ne peut ressentir comme plus légère :
- Estuvimos bebiendo en el bar local de costumbre. Una doble tanda de picheles de cerveza en la hora feliz. A eso de las 9 PM decidimos ir a un dance club en San Diego y volamos para allá; al momento de cruzar la línea fronteriza, la oficial de inmigración —una pinche texana racista— nos preguntó: “¿Qué viene azer a mi país?” Un poco ebrio, Paul le contestó: “vamos a bailar”.
- Obvio, nos mandó a revisión secundaria. La muy puta se paseaba de un lado al otro sin hacernos caso, hasta que llegó otra oficial que se portó buena onda y sin revisar el auto nos dejó ir<sup>19</sup>.
- 22 Paul, Nora, Sara et Robert<sup>20</sup>, les protagonistes de la nouvelle, appartiennent probablement à cette frange aisée de Tijuana possédant voiture et passeport. Dans leur conception de l'espace, la frontière semble être un élément anodin, où il est de bon ton de continuer une soirée entamée dans un bar familial de leur quartier. Tout comme leur langage est parsemé d'anglicismes — et d'hispanismes lorsqu'ils parlent en anglais —, le poste frontière de San Ysidro n'est finalement qu'un arrêt où ils ne peuvent s'empêcher de plaisanter et qu'ils peuvent se permettre de traverser déjà ivres. Un certain relâchement s'observe également du côté des cerbères : si la première agente de migration — la « pinche texana racista » — les envoie à l'Inspection Secondaire,



certainement en châtement de l'attitude désinvolte de Paul, la seconde les laisse passer sans même vérifier quoi que ce soit — alors que leur voiture contient vraisemblablement du cannabis et qu'ils sont passablement éméchés.

- 23 Une fois relâchés, ils achètent de l'alcool et vont passer la soirée dans une boîte gay, comme si de rien était et sans que la demi-heure perdue à attendre qu'on les relâche ne soit perçue comme une violence symbolique. La description de la soirée qui s'ensuit pourrait avoir lieu dans n'importe quelle discothèque *queer* de cette époque, entre musique d'ABBA, drogues diverses, files d'attentes pour les toilettes, fornications en tout genre, gardes de sécurité tentant d'éviter des débordements et *bad trips*. Que l'endroit se trouve côté états-unien ne transparait que légèrement, comme lorsque Paul se plaint que la Corona est moins chère dans les établissements californiens qu'à Tijuana : tout est déjà mondialisé et les repères territoriaux semblent n'être matérialisés que par les différentes « tribus »<sup>21</sup> qui peuplent la nuit, détachées de la dichotomie Mexique/États-Unis. La nouvelle se conclut par un retour via le *Freeway*, vers la frontière, où Robert, le narrateur, finira par rendre son excès d'alcool et de drogues : « Abro rápidamente la puerta del auto. Me apoyo en ella y por primera vez vomito en el freeway »<sup>22</sup>.
- 24 S'il peut paraître frivole d'un premier abord — comme d'ailleurs beaucoup de textes de Saavedra —, « *Vómito en el Freeway* » nous semble pourtant éminemment politique. Écrit probablement au début des années 1990, publié en 1995, il montre une époque où la possibilité de déambuler d'un côté à l'autre sans trop d'encombre pour des motifs ludiques est en passe d'être révolue. Que les personnages appartiennent très probablement au milieu/haut de la classe moyenne les éloigne peut-être d'une vision plus dénonciatrice ; interrogé au sujet du texte, qu'il considère comme à « 80 %<sup>23</sup> » autobiographique, Saavedra parle de « *paranoia minus B en la línea fronteriza* »<sup>24</sup> et préfère insister sur les éléments de la pop-culture globalisée qui l'ont amené à construire ce récit. En quelque sorte, de l'autre côté du poste frontière, on se retrouve avec le même genre de nuit et de jeux, peut-être juste avec des tarifs et des publics légèrement différents : durant toute la séquence de la boîte de nuit, perdure la sensation que le dépaysement est plus dû au public de l'établissement (une faune *queer*, tendant pour certains vers le sadomasochisme et l'exhibitionnisme) qu'au fait qu'elle se trouve dans un pays étranger, puisqu'il n'y a visiblement pas de barrière linguistique et qu'on y sert les mêmes alcools et drogues. Cette fluidité de l'espace, cependant, commence à être menacée en 1995. En 2012, date de la deuxième édition du recueil — et de la relecture qu'en fait Saavedra —, ce n'est plus qu'un souvenir.
- 25 Un autre point peut également abonder dans le sens d'une lecture politique de « *Vómito en el Freeway* » : il est assez communément admis que Tijuana est le défouloir de la base navale de San Diego et un terrain de choix pour le Spring Break de milliers d'étudiants californiens — l'on retrouve cette vision des deux côtés de la frontière depuis la Loi Volstead, et elle transparait à plusieurs reprises dans des textes littéraires, que ce soit dans le roman noir californien des années 1950 — comme par exemple dans *The Long Goodbye* (1953) de Raymond Chandler — ou dans la plupart des récits frontaliers mexicains, même récents — Heriberto Yépez, dont nous parlerons plus avant, y a consacré plusieurs paragraphes. Ici, après avoir commencé à s'alcooliser légèrement (quelques bières) côté mexicain, les quatre personnages de la nouvelle traversent pour faire une fête plutôt arrosée — où ils mélangent substances licites — alcools divers — et illicites — cannabis, cocaïne, LSD, entre autres. L'on remarquera

qu'ils ne commencent la consommation de drogues qu'une fois en territoire étranger, de même qu'ils ne soulagent leurs besoins naturels ou vomissent que sur territoire états-unien, comme si cette nuit californienne — qui, de fait, même s'ils ne le savent pas encore, va bientôt devenir plus difficile à atteindre — devait devenir un défouloir qu'ils peuvent se permettre de souiller.

- 26 Du contenu du récit, et du paratexte produit par Saavedra quasiment vingt ans après, l'on peut donc arriver à la conclusion suivante : la frontière d'avant *Guardián* permettait une certaine réciprocité, parce qu'elle permettait à certaines catégories de populations — qu'elles soient mexicaines ou états-uniennes : après tout, les inégalités sociales existent tout autant de l'autre côté de la frontière — de considérer la conurbation frontalière comme une aire de jeux nocturnes d'un seul tenant, où il était cependant plus intéressant d'aller se promener dans la partie la plus éloignée du bar de son quartier. D'une certaine manière, le tournant 1980-1990 donnait l'idée d'un monde allant vers une fluidification des déplacements, transformant le passage frontalier en une formalité anodine où le douanier était tourné en dérision. L'avenir ayant donné tort à cette conception de l'espace, il n'en reste en 2012 que la nostalgie d'une époque révolue.
- 27 Cette nostalgie, du reste, si l'on revient sur les trois exemples analysés précédemment, semble être le fait de personnages ancrés dans le monde frontalier, appartenant à la petite ou moyenne bourgeoisie et concevant — sauf en ce qui concerne les affaires crapuleuses de Pedro — ce qui se trouve de l'autre côté comme une zone de loisirs et de divertissements. Le petit Miguel Ángel Morgado se rend à Sea World et à Coronado Island avec ses parents ; Pedro emmène Antonieta, son épouse, au casino — de Las Vegas — alors qu'il pourrait simplement aller à celui d'Agua Caliente, à Tijuana, afin de jouer et de s'y amuser ; les quatre jeunes gens de la nouvelle de Saavedra, désinhibés et décomplexés, vont poursuivre la fête entamée dans un bar d'un quartier quelconque de Tijuana<sup>25</sup>. Si la tranche temporelle va probablement du milieu des années 1960 à la fin des années 1980, cette frontière a un point commun : elle n'est pas perçue comme directement menaçante, mais plutôt, au pire, comme une sorte d'attente désagréable avant quelques plaisirs terrestres. La nostalgie qui entoure ces perceptions marque bien une volonté de différencier le territoire frontalier d'une vision plus globale ; ces individus sont, en quelque sorte, des privilégiés qui peuvent se permettre de faciliter leur passage en marchandant ou de le compliquer en plaisantant — quoi qu'il en soit, l'autre côté étant également, de manière symbolique, leur territoire, ils parviendront toujours par passer. Cette frontière d'avant 1994 est, en quelque sorte, leur madeleine de Proust : ils en repèrent éventuellement la violence et le racisme, mais elle ne les affecte pas — ou ils peuvent lui échapper, la démarcation jouant alors un rôle protecteur, comme lorsqu'Antonieta refuse d'aller accoucher à San Diego.
- 28 Si 1994 et *Guardián* semblent être des dates-pivot, quelle est la perception d'auteurs plus jeunes, nés dans les années 1970 et 1980, forcément plus sensibles à ce monde qui a changé et évolué ? Quelle vision offrent-ils ?

## 1994, l'année de la bascule

- 29 Si la diégèse de « Tijuana City Blues » était située en 1994, les événements mis en perspective, eux, étaient majoritairement tournés vers ce passé mythifié des années 1960 — celui du Tijuana de l'enfance du protagoniste, mais aussi des membres

de la *Beat Generation* —, en revanche, d'autres textes vont mettre en lumière un espace frontalier en voie de rigidification. Cet espace transparait cependant dans des récits plus tardifs, qui mettent en scène l'époque de manière rétrospective et montrent à quel point le territoire, malgré le durcissement de l'objet frontière, reste interpénétrable.

- 30 C'est notamment le cas d'Heriberto Yépez dans son roman *A.B.U.R.T.O.* (2004)<sup>26</sup>, où le regard rétrospectif englobe la frontière de 1994, celle de l'année où tout a basculé, de par les effets conjugués du TLCAN/ALENA, du *Plan Guardián* et, fait qui nous intéresse partiellement ici, de l'assassinat à Tijuana de Luis Donaldo Colosio, candidat du PRI à la présidence de la République. La séquence qui intéresse notre étude se situe diégétiquement parlant au tout début de l'année, avant l'avènement de *Guardián*.
- 31 La frontière qui y est mise en perspective est en train d'évoluer ; l'auteur la met en scène avec un certain recul, puisqu'il place l'instant d'énonciation dans la décennie suivant la diégèse, celle de la publication, dix ans après les faits. Le territoire du personnage de Mario Aburto, *naco*<sup>27</sup> venu de l'État de Michoacán (que l'auteur définit comme « tierra culera »<sup>28</sup>, présente, comme Mexico, dans les souvenirs fantasmés du personnage), c'est d'abord Tijuana, territoire qu'il marque dès son arrivée comme étant sien :
- Orita que lo estoy viendo bien, ya me di cuenta que esta ciudad fue hecha para mí. O yo fui hecho para Tijuana. [...] Esta fronterita ya encontró su mero rifador<sup>29</sup> [...] A Tijuana vine porque me dijeron que había trabajo. Y algo más. A Tijuana yo le hacía falta. Desde aquí va a comenzar todo, porque sin mí Tijuana nunca sería lo que tiene que ser. ¡Hey, Tijuana, ya llegué !<sup>30</sup>
- 32 Dans ce passage, l'itération du nom de la ville<sup>31</sup> marque la volonté du personnage d'y interagir et d'y établir son territoire, sa zone d'influence : si Tijuana va constituer une part d'Aburto, c'est également aussi parce qu'Aburto va, selon lui et dans un délire mégalomane qui ne fera que s'amplifier, la ramener vers ce que la ville devrait vraiment être, qu'il ne définit pas pour l'instant — mais que l'on saura politique par la suite.
- 33 Lors de cette séquence d'arrivée, il ne cherche pas à étendre ce territoire vers les États-Unis. Il fait peu de cas des *polleros* de la gare routière qui l'invitent à passer contre une somme modique. Il convient d'ailleurs de souligner qu'il ne mentionne le fait que Tijuana soit frontalière qu'à une seule reprise, quand il parle de « fronterita », — il conviendra de noter au passage l'usage du diminutif — dont il est appelé à devenir le grand gagnant, voire le maître. Ce qu'il y a de l'autre côté semble peu l'intéresser : il va asseoir son pouvoir ici, côté mexicain, car il se sait appelé à en modifier l'essence.
- 34 Pour des raisons différentes, il ne se décide à traverser qu'au moment où, enfoncé dans le complot politique qui le mènera à tuer le candidat, il reçoit un passeport pour effectuer une énigmatique mission dans le centre de San Diego. Le passage en lui-même sera plutôt rapide<sup>32</sup> — même s'il redoute la réaction de l'agent de migration et que, dans son délire paranoïaque, il s' imagine que celui-ci essaie de lire dans ses pensées. Cependant, ce qu'il trouve de l'autre côté le conduit à une sensation de confusion totale : de l'autre côté, les immeubles sont mexicanisés, les annonces se font en espagnol et il y a des Mexicains un peu partout ; le territoire de cet autre côté qui ne l'a attiré que pour sa cause, qui, elle, se trouve à Tijuana, voire dans tout le Mexique. Ce qu'il y a derrière la frontière, qui jusqu'à peu ne l'intéressait très moyennement, — suscitant surtout son ire, quand son voisin démarrait sa voiture à quatre heures du

matin pour aller travailler à San Diego — est finalement une réalité très similaire, quoique distordue.

- 35 Il reçoit sa mission dans les toilettes de la gare Santa Fe<sup>33</sup> à San Diego, dans une enveloppe lui demandant de servir la Patrie et de sauver la Nation ; ce qui n'est pas chose anodine : afin de permettre au pays d'embrasser un destin différent, il lui faut finalement sortir de sa zone de confort — qui pourrait être Tijuana — et se diriger vers son miroir où règne une confusion totale au niveau de ce qui lui permettrait d'avoir une reconnaissance identitaire de l'espace. Ce qu'il y a derrière la frontière, c'est un immense mélange, qui perturbe le personnage mais finit par s'inscrire dans son délire :

El tiempo había llegado. Pronto sería el día de su inmortalidad. Después de esto, todos iban a saber quién era él. Iba a poder cumplir el proyecto por el cual había venido a esta ciudad. Ser alguien.

Nunca había cruzado a Estados Unidos antes. Una vez que había terminado su misión advirtió algo. San Diego estaba volviéndose mexicana; de la misma manera que Tijuana, norteamericana. Todo estaba confundiéndose, la frontera estaba volviéndose una broma, una broma pesada, una broma enteramente macabra<sup>34</sup>.

- 36 Alors que jusque-là Aburto pensait percevoir des signes, il reçoit donc un ultime message de l'autre côté de la frontière, ce qui lui permet de prendre conscience de l'effacement des symboles nationaux. La frontière — alors en voie de durcissement —, n'est finalement qu'une plaisanterie inutile dans un système où tout s'interpénètre. Si Aburto ne s'en est pas rendu compte jusque-là, c'est probablement parce qu'il est *naco*, mégalomane et surtout qu'il n'a jamais essayé de traverser auparavant.
- 37 Ayant perdu l'argent qui lui permettrait de payer le trolleybus afin revenir au Mexique, il erre dans le centre de San Diego (à l'époque, paupérisé et connu comme dangereux), intégrant maintenant dans son délire non pas son succès en tant que héros de la Patrie mais une *success story* à l'états-unienne. Le délire nationaliste mexicain reprenant le dessus, il finit par exciter le client d'un *peep-show* pour obtenir les quelques dollars qui manquent à la conclusion de son aventure et repart en direction de la frontière, persuadé que tout cela a été une épreuve pour mesurer son attachement au nationalisme. Après une comparaison de la puanteur des deux villes (« El lado mexicano olía a comida y a pedos », à la différence de San Diego, qui fleure bon « el aroma a zorrillo aplastado en el Freeway »<sup>35</sup>), il jette son passeport et s'éloigne sans regarder l'algarade de la faune frontalière (enfants des rues, vendeurs à la sauvette, migrants, prostitués de genres divers) tentant de se l'arracher comme un sauf-conduit.
- 38 Avec un certain cynisme, Yépez met donc en scène non seulement un passage frontalier où la limite ne semble servir à rien, puisque tous les signes sont confondus entre les deux côtés — comme ils l'ont quasiment toujours été —, mais où les idées délirantes du protagoniste — qui n'est pas le narrateur principal, ce qui convient d'être signalé — font déjà état d'un blocage. Détenteur d'un passeport apparemment en règle, devenu un frontalier en bonne et due forme, Aburto en soi ne risque pas grand-chose ; cependant, absorbé par ses constructions mentales détachées de la réalité, sortir vers ce territoire qui semble être autre version du sien lui paraît être une mise en danger, voire un test. Qu'il revienne au Mexique et jette le passeport, c'est parce qu'au fond, il sait que l'autre côté ne réserve aucune surprise, puisque tout est frontière, que l'on en soit proche ou non : comme conclut le narrateur omniscient, il a découvert comme tous que la frontière est en chacun et que « nuestras dos almas [...] desde hace mucho tiempo, son binacionales »<sup>36</sup>.

- 39 C'est cependant à la toute fin de la scène, lorsqu'il se débarrasse du document, que les procédés narratifs mis en place permettent au lecteur de ressentir le début du durcissement de la frontière. Si le passage est évident pour quiconque en est muni, il est hélas déjà, depuis un certain temps, interdit aux strates les plus basses de la société frontalière : nouveaux arrivants, pauvres en tout genre, marginaux... le passeport (et ils sont prêts à tout faire pour ressembler à la photo) matérialise leur survie et leur devenir dans une Tijuana — voire un Mexique —, qui, contrairement à Aburto, n'a pas l'air de les avoir appelés à être leur sauveur. Ceux-ci considèrent que le passage changera leur vie pour toujours et luttent âprement pour le récupérer. La picaresque de la scène oppose finalement deux conceptions en bout de course : d'une part, le rêve des pauvres bougres qui restent persuadés que passer de l'autre côté, coûte de coûte, fera d'eux des gagnants, d'une autre, Aburto, persuadé que revenir au Mexique sauvera la Patrie car étant l'un des derniers à croire à une vision du Mexique nationaliste, il se visualise comme le dernier Chevalier-Aigle.
- 40 En 2004, date où se situe le narrateur omniscient, cette frontière-là n'est déjà plus, tout comme, d'une certaine manière, le sont certains idéaux nationalistes. Aburto était effectivement venu pour marquer une date : grâce à lui, sorte d'anti-Messie des idéaux révolutionnaires, le PRI a achevé son discrédit et le Mexique, d'une certaine manière et par le truchement de l'ALENA, est en quelque sorte devenu une colonie états-unienne. Ou bien est-ce l'inverse ?

## 2010 et au-delà : vers un durcissement maximal ?

- 41 Durant la décennie suivante, il est intéressant de voir que la réflexion va surtout se poursuivre via des médias numériques, à travers des œuvres collaboratives ou des billets de blog — ce qui est, après tout, dans l'air du temps. Sur son blog culturel badbit.org<sup>37</sup>, où il publie régulièrement des textes littéraires depuis 2004, Miguel Lozano a ainsi dédié une série de courtes nouvelles à l'objet frontière, marquant ainsi son évolution vers un durcissement qui n'est allé que *crescendo* depuis la fin des années 1990, quelle que soit d'ailleurs l'appartenance politique des locataires de la Maison Blanche ou de Los Pinos. Sa dernière nouvelle en date sur ce thème, « El Tanque »<sup>38</sup> (2019) montre en quelque sorte le cumul de cette militarisation. Un homme, dont l'histoire ne sera dévoilée qu'à la toute fin du court récit, monte sur un réservoir d'eau situé côté états-unien, proche du mur frontalier<sup>39</sup> récemment renforcé par l'administration Trump, décidé à s'y suicider. Bientôt, la foule se masse des deux côtés du mur, la police intervient et même ceux qui vont passer la frontière ont l'attention attirée par cette étrange tentative, qui serait la première en son genre sur ce château d'eau. Chaque groupe — y compris la police états-unienne, puis la *Border Patrol* — tente de rester de son côté de la frontière, tout en cherchant à assister au spectacle. La narration se place alors du côté du suicidant :

El suicida, de quien todavía sabemos poco, se vio rodeado. Sintió que pronto llegarían por él, y por tanto, si quería llevar a cabo su plan, debía actuar rápido. Su idea era dar un gran salto y caer del lado mexicano, en su propio país. ¿Por qué morir tan teatralmente? No lo sé, pero ese era su plan. Así que, al ver a la policía acercándose, reporteros, curiosos, la patrulla fronteriza y el helicóptero, decidió satisfacer (sin saberlo) a aquellos que esperaban un salto.

Sin embargo, su impulso fue insuficiente. Iba en la trayectoria correcta, pero le faltó un poquito más, tan solo tantito más impulso para cumplir su propósito. El suicida

cayó justo en el cerco fronterizo. Justo en medio de los dos países. Si esto hubiera sucedido hace unos cuantos años, sería una escena ya bastante lamentable, ya que se habría empalado en pleno cerco. Pero no, estamos hablando del período de Donald Trump, quien recientemente instaló varios kilómetros de alambre con navajasafiladísimas para detener la inmigración ilegal.

Lo que puedo afirmar sin temor a equivocarme es que el suicida terminó en ambos países al mismo tiempo y no sólo en dos piezas<sup>40</sup>.

- 42 Ainsi, en théâtralisant sa mort, la victime — dont on sait dans les derniers paragraphes qu'il s'agit d'un ancien migrant mexicain étant repassé de l'autre côté, à la recherche de sa famille — veut finir côté mexicain, peut-être dans un dernier sursaut de revendication territoriale : après avoir erré toute sa vie, il désire sans doute en finir dans ce qui reste son pays de naissance. Sa fin — et ce qui s'ensuit — se retrouvent néanmoins confrontés à deux variables tragicomiques : d'une part, le fait qu'il rate son saut et tombe sur le mur, et d'une autre, que celui-ci fasse partie des tronçons — encore rares au demeurant — que l'Administration Trump a fait aménager avec des lames coupantes. Les lambeaux de son corps tombent donc de chaque côté du Mur, dans une sorte de métaphore de l'impossibilité d'appartenir à un seul côté à la fois. Paradoxalement, la frontière d'autrefois — celle du début de *Guardián* — était sans doute tout aussi létale — l'homme serait mort empalé — mais son cadavre serait resté intact. Tout comme il n'avait pas réussi à faire passer sa famille côté états-unien, il n'est pas parvenu non plus à rester intact dans la mort, ni à reposer au Mexique : ses restes sont divisés à jamais. Son décès, du reste, interrompt à peine le flot des voitures qui sont en train de traverser la frontière.
- 43 La nouvelle se conclut sur le traitement de l'information : pour chaque côté, il s'agit d'un fait divers sans grand intérêt. Les Mexicains, considérant que la mort a eu lieu de l'autre côté, s'en désintéressent. Les États-Uniens considèrent que mieux vaut ne pas trop communiquer sur ce genre d'affaire et ne donneront pas plus d'informations. Une sorte de boucle se referme : l'homme voulait une certaine visibilité dans sa mort, lui qui avait été anonyme de son vivant ; il finira démembré et oublié. À travers cette courte nouvelle, Lozano cherche certes à démontrer la violence symbolique de la dernière administration au pouvoir aux États-Unis, mais également à prouver qu'elle est la descendante d'une longue évolution qui remonte au tournant du siècle. Regarder désormais du côté de l'historique de *Guardián*, c'est quelque part faire acte de travail mémoriel, vingt-cinq ans après le début de l'opération, tout comme montrer que cette évolution s'est faite progressivement. Paradoxalement, la dernière aggravation en date — celle de Trump — ne fait finalement que renforcer l'inutilité et le ridicule de la frontière : chacun des côtés du mur reçoit sa part de restes du corps supplicié, comme s'il devait à tout jamais errer sur un territoire qui n'est le sien d'aucun côté. Pas plus que ses avatars précédents, ce mur n'arrêtera les aspirants migrants : il rend juste leur mort, si elle advient, encore plus atroce. L'homme était parvenu à passer aux États-Unis et à y résider. C'est en voulant mourir au Mexique, en Mexicain, qu'il finit démembré.

## Franchir la frontière ne sera jamais une fin

- 44 Il conviendrait de conclure en montrant à quel point la limite est finalement devenue un point de gravité sur des territoires qui, *per se*, se définissent par sa présence. La perception de ce frontalier, habitant de Tijuana ou Mexicali (adoptif ou non) est celle d'un territoire où la *línea*, comme on l'appelle là-bas, ne se résume pas seulement à une

limite infranchissable, mais bien à une démarcation entre des usages variés, cet hyperlieu qui fait à la fois partie du quotidien et des loisirs. Cette répartition spatiale tend à s'effacer, pour finalement arriver à une confusion des signes et des usages, que la fermeture physique, accentuée à partir de 1994, n'est pas parvenue à enrayer. Il est intéressant de voir que la nostalgie des années 60, présente notamment dans les textes d'auteurs nés dans la décennie précédente, laisse finalement place à une vision rétrospective beaucoup plus cynique lorsqu'il s'agit d'auteurs nés après 1970 parlant de la fin du XX<sup>e</sup> siècle, voire du début du XXI<sup>e</sup>, la frontière du plan *Guardián* se constituant peu à peu comme nouvel objet mémoriel, qui malgré sa violence symbolique n'interdit toujours pas une lecture interpénétrable de l'espace.

- 45 La frontière constitue donc, d'une certaine manière, un élément primordial pour définir l'évolution d'un personnage résidant sur ces territoires. Qu'elle fasse partie de son quotidien comme d'un élément structurant, dont on peut régulièrement revenir, et non d'un point de non-retour est finalement ce point commun à quasiment toutes les créatures mises en perspective dans les récits étudiés, y compris dans le cas du suicidé du dernier texte — son erreur aura été d'être pauvre et d'avoir cru qu'il était aussi libre que ceux, qui, munis de visas, passaient la Ligne alors qu'il agonisait. De par leurs représentations de passages itératifs et de leur vision cynique et désabusée de ce monde, les auteurs du *corpus* conservent une certaine continuité dans leurs perceptions, qui marque bien la vacuité — voire la futilité — du rêve américain. Ou du délitement d'une certaine idée de nation.

---

## BIBLIOGRAPHIE

Rosina CONDE, *Como cashora al sol*, México, Desliz Ediciones, 2007.

Miguel LOZANO, « BadBit.org », à paraître.

Michel LUSSAULT, *Hyperlieux, les nouvelles géographies de la mondialisation*, Paris, Seuil, 2017.

Rafa SAAVEDRA, *Esto no es una salida: postcards de ocio y odio*, México, NitroPress, 2012.

Gabriel TRUJILLO MUÑOZ, *Literatura Bajacaliforniana del siglo XX*, Mexicali, Larva, 1997.

Gabriel TRUJILLO MUÑOZ, *Tijuana City Blues*, México, Sansores y Fernández, 1999 (première édition).

Heriberto YÉPEZ, *A.B.U.R.T.O*, México, Random House Mondadori, 2004.

## NOTES

1. Michel LUSSAULT, *Hyperlieux, les nouvelles géographies de la mondialisation*, Paris, Seuil, 2017.
2. Dans l'idée où la zone-frontière participe « d'une dimension expérientielle de la pratique sociale et spatiale », *ibid.*, p. 58.
3. Gabriel TRUJILLO MUÑOZ, *Literatura Bajacaliforniana del siglo XX*, Mexicali, Larva, 1997, p. 94.
4. *Ibid.*, p. 95.

5. Démarrée sous la présidence de Bill Clinton, cette opération de durcissement de la zone frontière débute le 1<sup>er</sup> octobre 1994, dans le comté de San Diego, plus précisément la zone de San Ysidro, qui en devient le territoire-pilote. Ces dispositions n'ont fait que se renforcer depuis.
6. Gabriel TRUJILLO MUÑOZ, *Tijuana City Blues*, México, Sansores y Fernández, 1999 (première édition).
7. *Ibid.*, p. 31-32.
8. *Ibid.*, p. 40.
9. Ce sera plutôt l'objet d'une autre nouvelle postérieure –figurant dans le même recueil – « Descuartizamientos ». L'idée de passage par le protagoniste, cependant, n'y sera pas abordée de la même manière.
10. Plusieurs indices permettant clairement de reconnaître la date parsèment le récit, jusqu'au début de l'incipit du texte : « Eran las 5:15 de la tarde. Un día de primavera cualquiera, en Tijuana ». *Idem*, p. 62 ; or, l'assassinat du candidat à la Présidence de la République Colosio a bien eu le lieu le 23 mars 1994 à 17h12 (heure du Pacifique) dans le quartier tijuanaise de Lomas Taurinas.
11. Rosina CONDE, *Como cashora al sol*, México, Desliz Ediciones, 2007.
12. *Ibid.*, p. 95.
13. *Ibid.*, p. 102.
14. *Ibid.*, p. 15.
15. *Ibid.*, p. 248.
16. Rafa SAAVEDRA, *Esto no es una salida: postcards de ocio y odio*, México, NitroPress, 2012.
17. La plupart a déjà été publiée dans une première version du recueil en 1995.
18. Publiée en 1995, même si elle se réfère probablement à une époque antérieure si l'on en croit le commentaire qu'en fait Saavedra lui-même en postface de la deuxième édition (p. 71-72).
19. *Ibid.*, p.53.
20. L'on notera que les personnages ont des prénoms qui peuvent passer pour anglophones, alors que leur langage et leur comportement prouvent clairement qu'il s'agit de frontaliers mexicains.
21. *Ibid.*, p.54.
22. *Ibid.*, p. 57.
23. *Ibid.*, p. 73.
24. *Id.*
25. La première version – inédite – du texte précise qu'il s'agit de la Plaza Fiesta, située dans ce qui est considéré comme le périmètre touristique de Tijuana. Cette mention disparaît ensuite dès l'édition de 1995, où l'on se retrouve avec l'incipit cité plus haut (*ibid.*, page 52).
26. Heriberto YÉPEZ, A.B.U.R.T.O, México, Random House Mondadori, 2004.
27. Plouc, bouseux.
28. *Ibid.*, p. 41.
29. Ganador, triunfador.
30. *Ibid.*, p. 49.
31. D'ailleurs répété plusieurs fois avant et après le fragment cité.
32. Avant d'entrer en détails, Yépez résume la situation par un très concis « no tardó demasiado en la fila », *ibid.*, p. 166.
33. Gare principale de San Diego, dont on peut signaler l'architecture coloniale hispanique.
34. *Ibid.*, p. 175.
35. *Ibid.*, p. 181.
36. *Ibid.*, p. 182.
37. Miguel LOZANO, « BadBit.org », à paraître.
38. *Ibid.*
39. La toponymie n'est pas plus précise, ce qui du reste est assez rare dans ce type de récit.



40. *Id.*

---

## RÉSUMÉS

Frontière par antonomase, la limite Nord du Mexique a largement sollicité les imaginaires. Au niveau local, cependant, son évolution à la fin du XX<sup>e</sup> a aussi généré des narrations mémorielles, où la nostalgie d'un temps révolu va de pair avec une reconfiguration des espaces accessibles ou non pour certains personnages fictionnels. À travers des récits d'auteurs nés dans la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle, cette étude va tenter de questionner l'objet frontière et ses mises en perspective dans les constructions identitaires.

The northern border of Mexico is quite a topic in fiction. Locally, it has generated memorial narrations, where nostalgia of a bygone time was accompanied with a spatial reconfiguration, which dealt with each fictional character's territories. This study will search memorial representation of the border in texts written by north Mexican, born in the second part of the XX<sup>th</sup> century authors, and interrogate their role in identity construction.

La frontera norte de México es todo un tema en la ficción. Localmente, ha generado narraciones conmemorativas, donde la nostalgia de un tiempo pasado era acompañada por una reconfiguración espacial, que trataba de los territorios de cada personaje de ficción. Este estudio tratará de la representación conmemorativa de la frontera en textos escritos por autores del norte de México, nacidos en la segunda parte del siglo XX, e interrogará su papel en las construcciones identitarias.

## INDEX

**Mots-clés** : littérature frontalière, imaginaires, mémoire, nostalgie, Nord-Ouest du Mexique

**Palabras claves** : literatura fronteriza, imaginarios, memoria, nostalgia, Noroeste de México

**Keywords** : border literature, imaginaries, memories, nostalgia, Northwestern Mexico

## AUTEUR

**ANAÏS FABRIOL**

Université de Rennes 2-CELLAM